

## Prologue

**B**ien qu'il ne le sache pas, un journaliste américain m'a donné l'idée d'écrire ce livre.

En 1995, à la demande de la revue *The New Yorker*, Adam Gopnik est venu vivre à Paris – avec sa femme et son fils – pour une période de cinq ans, sa mission étant d'écrire une série d'essais sur la vie quotidienne en France, tous sujets confondus. Ces essais sont réunis dans un livre, joliment intitulé *Paris to the Moon*, rapidement devenu un best-seller aux États-Unis lors de sa parution en l'an 2000.

Si j'aime énormément ce livre, à tel point que je le recommande – comme une sorte de « bible » indispensable – à tout anglophone qui arrive dans la capitale française, c'est d'abord parce que je m'y reconnais ; le sentiment d'émerveillement que procure à Adam Gopnik sa nouvelle vie parisienne me rappelle tant le mien lorsque je me suis installée ici, à Paris, il y a une trentaine d'années de cela. Ainsi, dans ses récits (principalement consacrés aux événements du moment : les grèves de 1995, le procès Papon, le passage à l'an 2000, etc.), ce journaliste ne tarit pas d'éloges sur *chaque* aspect de son nouvel environnement : la beauté de l'architecture, la qualité de la nourriture ou encore la magnifique lumière de la « plus belle capitale du monde » qu'il savoure particulièrement, y

compris celle plutôt sombre – d’un gris-violet – de l’hiver ! Et, comme si sa venue à Paris réveille d’un seul coup tous ses sens, c’est avec délectation qu’il décrit également quelques plaisirs simples de la *french way of life* : la joie de pouvoir siroter chaque matin un bon petit express dans son café préféré, par exemple, ou celle de pouvoir acheter du pain chaud, tout juste sorti du four, en début de soirée ; toutes ces petites choses qui constituent la norme pour un Français, mais qui sont généralement vécues comme de pures délices par les étrangers qui arrivent dans ce pays.

Cela dit, en dépit de tous ces ressentis qui font tant écho en moi, j’aime ce livre *avant tout* grâce à une scène particulièrement mémorable : un échange tellement insolite avec un chauffeur de taxi parisien que je m’en souviens encore, bien des années après avoir lu ce passage.

Martha, la femme du journaliste, est alors enceinte de leur deuxième enfant. Adam Gopnik consacre un essai entier au sujet, profitant de l’occasion pour faire maintes autres comparaisons entre la France et les États-Unis, ou plus précisément entre Paris et New York. Et, une fois de plus, il est très agréablement surpris par son expérience parisienne citant, entre autres, le merveilleux système de santé publique, le « luxe » accordé à toute jeune mère de pouvoir séjourner à la maternité pendant quatre ou cinq jours pour qu’elle puisse se reposer et faire connaissance avec son nouveau-né, ou encore l’élégance décontractée des obstétriciens qui, dans l’univers d’Adam Gopnik, semblent tous porter le même « uniforme » de col roulé noir assorti d’un jean de la même couleur ; un style vestimentaire aux antipodes de la traditionnelle blouse blanche à laquelle il s’attend !

En même temps, il est réellement amusé – tout comme sa femme – lorsque le médecin annonce à celle-ci, en plein milieu

de sa grossesse, qu'elle devrait faire un peu de sport – de la natation par exemple –, car il considère qu'elle a pris trop de poids. En l'occurrence, elle n'en a pris que la moitié en comparaison de sa première grossesse au même stade, quand elle vivait aux États-Unis !

Naturellement, la grossesse de Martha fait découvrir à ce couple américain de nombreuses nouvelles expressions en français, dont une qui règne en maître suprême.

Lorsqu'ils ont le bonheur d'annoncer qu'ils attendent une fille, étant donné qu'ils ont déjà un fils, la réponse est systématiquement la même : « Ah, c'est le choix du roi. » Tout le monde, sans exception, le dit : le médecin, les voisins, la gardienne de l'immeuble, la boulangère du coin, le boucher, etc. Et, puis, il y a le chauffeur de taxi...

Un jour, suivant les conseils du médecin, la famille décide d'aller à la piscine. D'après Adam Gopnik, leur chauffeur de taxi, vêtu d'un vieux jean, d'un tee-shirt troué et ayant à la place de ses dents un tas de pièces métalliques, n'a rien d'un intellectuel.

Et pourtant...

Le chauffeur commence la conversation en félicitant vivement leur fils pour son français qu'il parle couramment et sans accent. Ensuite, indiquant le ventre arrondi de Martha, il interroge les parents :

« Alors, votre bonhomme va avoir une petite sœur ou un petit frère ? »

Ensemble, les parents répondent :

« Une petite sœur. »

C'est alors qu'Adam Gopnik se prépare à l'inévitable. Il sait que le chauffeur va le dire. Il sait également qu'il n'en peut plus de l'entendre. Mais il n'y a rien à faire. Aucun moyen d'éviter *la* phrase devenue au cours des dernières semaines

une véritable rengaine, dont il commence sérieusement à se lasser.

En effet, comme sur commande, le chauffeur s'exclame :

« Ah, c'est le choix du roi ! »

Tâchant de dissimuler son irritation, Adam Gopnik murmure :

« Un jour, il va falloir que quelqu'un m'explique le sens de cette expression. »

Imaginez l'étonnement du journaliste américain lorsque, en réponse, le chauffeur se gare, éteint le compteur et donne à ses clients le minicours d'histoire qui suit :

« À l'origine de cette expression se trouve la loi salique. Cette loi existait auparavant dans les pays latins et stipulait que seul un fils pourrait hériter d'un trône. Sous cette loi, tout roi français – s'il voulait consolider son emprise sur son royaume – se voyait obligé d'engendrer un garçon. Sa succession ainsi assurée, il lui fallait ensuite une fille qu'il pourrait offrir en mariage à un autre roi et, par conséquent, augmenter les possessions royales de sa famille. »

Devant le silence d'Adam Gopnik, le chauffeur poursuit.

« C'est bizarre, car pendant la guerre de Cent Ans, le roi d'Angleterre en sa capacité de duc de Guyenne – un titre qu'il avait hérité de son grand-père – était lui aussi soumis à la loi salique. La façon dont cette loi a influencé les deux monarchies est une période de notre histoire absolument passionnante. Si vous voulez en savoir plus, je vous recommande les livres *les Rois maudits* de Maurice Druon de l'Académie française. Il s'agit d'une étude fascinante des actes de Jean le Bon et de tout ce qu'il a fait pour s'accommoder du principe salique. C'est une œuvre passionnante. Absolument passionnante ! »

Les explications ô combien inattendues de ce chauffeur de taxi laissent Adam Gopnik et sa femme pantois pour le reste du trajet.

Souvent, quand je prends un taxi, cette scène me revient à l'esprit. Et peut-être que je me trompe, mais j'ai du mal à imaginer que je pourrais avoir ce même type de conversation avec un chauffeur de taxi londonien ou new-yorkais. Chaque fois que je raconte cette anecdote à des amis anglo-saxons, ils sont d'ailleurs du même avis. « It could only happen in France » est la réaction unanime. (Soyons clairs, c'est dit sur un ton positif, très admiratif même.)

Et voilà pourquoi, pendant des années, j'ai pensé – sans pour autant agir – que les conversations en taxi pourraient être un bon sujet pour un livre.

\*\*\*

S'il m'a fallu le trajet de taxi d'un autre pour faire naître l'idée de ce recueil, il m'a tout de même fallu un *autre* trajet en taxi, longtemps après avoir découvert celui d'Adam Gopnik, pour que je me mette enfin à l'écrire.

C'était un dimanche au mois d'octobre. Ce jour-là, mon mari et moi avions des places pour un récital de piano avec un pianiste que nous apprécions tout particulièrement. Et, pourtant, nous traînions les pieds pour y aller. Cette année-là, la France bénéficiait d'un superbe été indien, si bien que nous avions beaucoup de mal à décoller de notre terrasse où nous venions de déjeuner et où, normalement, nous aurions passé le reste de l'après-midi à lire et à dormir. Mais bon, il ne fallait pas gâcher les billets pris depuis un certain temps et convoités par beaucoup et nous étions d'accord qu'une fois sur place, nous serions contents d'y être.

Conformément à nos habitudes, avant de partir, nous dûmes passer par un petit instant de négociation : je voulais y aller en taxi ; mon mari, quant à lui, désirait prendre le métro. Pour

des raisons écologiques, il préfère toujours emprunter les transports en commun et je ne peux nier qu'il n'a pas tort. En même temps, d'un point de vue égoïste, passer une heure dans un métro bondé par la forte chaleur de cet après-midi-là ne me disait rien. Ainsi, nous fîmes un deal : ce serait un taxi pour y aller à condition de prendre le métro pour rentrer.

Profitant de la demi-heure de trajet pour somnoler à l'arrière, nous parlâmes peu à notre chauffeur de taxi qui semblait comprendre que nous voulions être tranquilles et qui devait, de ce fait, garder sa surprise pour la fin.

Une fois arrivés à notre destination, le chauffeur se précipita pour sortir de la voiture afin de m'ouvrir la portière. Ensuite, il prit le temps de bien me serrer la main. Et finalement, il m'expliqua la raison de ses gestes attentionnés.

« Madame, je voudrais juste vous dire un grand merci, car grâce à vous, je ne fume plus. »

C'était comme s'il venait d'appuyer sur un bouton pour faire apparaître maintes questions dans ma tête, toutes en même temps. De quoi parlait-il ? Où l'avais-je rencontré ? Qu'avais-je fait pour exercer une influence si radicale sur ses habitudes personnelles ? Avais-je été désagréable avec lui ? Et ainsi de suite...

Face à mon regard perplexe, il poursuivit.

« Cet été, je vous ai déposées, vous et votre fille, à l'aéroport. »

Ces paroles eurent pour effet de me renvoyer quelques semaines en arrière, au mois de juillet...

J'avais le sentiment d'étouffer, aussi bien physiquement que mentalement. Il faisait une chaleur écrasante à Paris. S'ajoutait à cela la perspective d'un week-end difficile. Nous allions en Angleterre pour déménager ma mère dans une maison de retraite

et j'appréhendais tellement les jours à venir ; ce déménagement représentait la fin d'une époque et toute la famille avait du mal à l'accepter.

Lorsque je montai dans le taxi, la forte odeur de fumée qui y régnait ne fit qu'accentuer mon sentiment d'étouffement. Si bien que j'ouvris tout de suite la fenêtre, ce qui incita le chauffeur à me dire :

« Madame, il fait tellement chaud aujourd'hui. Vous ne voulez pas plutôt que je mette la clim ? »

Ne voulant pas le vexer, je me contentai de prononcer, sans explication aucune, un simple « non merci. »

Quelques minutes plus tard, le chauffeur insista donc.

« Madame, il n'y a pas d'air à Paris aujourd'hui. Ce serait tellement mieux de fermer les fenêtres pour que je puisse mettre la clim. »

Et là, en l'occurrence, je n'avais pas le choix. Il fallait que je lui explique le problème, ce que je tâchai de faire avec diplomatie.

« Je suis vraiment désolée de le dire, mais votre voiture sent terriblement la fumée. C'était peut-être les clients précédents, mais en tout cas, ce sera irrespirable si on ferme les fenêtres. »

Malheureusement, mes efforts diplomatiques s'avérèrent plutôt contre-productifs, car le chauffeur répondit alors :

« C'est moi qui suis désolé, madame. Cela ne peut pas être des clients, car ils n'ont pas le droit de fumer dans la voiture. Moi non plus, je ne fume jamais dedans. Je fais une pause et je sors toujours pour ce faire. Mais mon costume a dû s'imprégner de l'odeur. »

Gênée par ma maladresse, je tentai de désamorcer la situation en faisant comme si c'était un peu de ma faute.

« Il n'y a pas de mal. Vraiment. C'est simplement que je fais partie de ces gens qui n'ont jamais fumé. Du coup, je suis

extrêmement sensible à cette odeur. Je suis *sincèrement* désolée. Je n’y peux rien. Donc, si ça ne vous dérange pas, je voudrais laisser les fenêtres ouvertes quelques instants, le temps d’arriver sur le périphérique où, en effet, il vaudrait mieux les fermer. »

Qui l’eût cru ? Voilà que je me trouvais, en ce beau jour du mois d’octobre, face à ce même chauffeur de taxi, manifestement heureux de pouvoir me raconter la suite de mon précédent trajet avec lui.

« Vos commentaires sur l’odeur de la voiture ont eu un effet terrible sur moi. Je me souviens vous avoir dit que je faisais attention, que je sortais toujours de la voiture pour fumer. Mais avant de vous prendre comme cliente, je ne savais pas que, même en faisant très attention, la voiture pouvait sentir mauvais à ce point. Qu’est-ce que j’avais honte ! Vous ne pouvez pas savoir. Cela dit, vous avez très bien fait de me signaler ce problème, car depuis ce jour, je n’ai plus fumé une seule cigarette. Cela a été radical. Grâce à vos paroles, j’ai tout de suite arrêté. Du jour au lendemain ! Et, pour cela, je vous remercie infiniment.

— C’est très gentil à vous, car – en effet – je me souviens avoir été terriblement gênée par notre conversation. Mais si, finalement, elle a eu cette conséquence positive, eh bien, tant mieux ! »

À peine avons-nous quitté le chauffeur de taxi que je dis à mon mari :

« Je sais bien que les transports en commun sont plus écologiques. Mais voilà une *très* bonne raison pour prendre le taxi. J’ai toujours des échanges surprenants avec les chauffeurs. Enfin, pas toujours. Mais, au fil des années, j’en ai eu d’assez mémorables. C’est pour cela d’ailleurs que je me



dis, depuis un moment, qu'il y a vraiment un livre à écrire à ce sujet. Un jour peut-être... »

\*\*\*

Le récital de piano dura à peu près une heure et nous étions extrêmement contents d'avoir fait l'effort d'abandonner notre terrasse ensoleillée pour y aller. La musique me transporta tellement, d'ailleurs, que j'oubliai vite ma conversation avec le chauffeur de taxi, aussi étonnante fût-elle.

À la fin du récital, après avoir pris un verre avec une amie retrouvée sur place, nous rentrâmes – comme convenu – en métro.

\*\*\*

À ce jour, je ne saurais expliquer pourquoi *ce* trajet en taxi, et non pas un autre, a réussi à me galvaniser. Quoi qu'il en soit, il semblerait que cette nuit-là mon subconscient a beaucoup travaillé.

Le lendemain, en l'espace de deux heures, ce livre s'est écrit tout seul dans ma tête !

Il m'a fallu un peu plus de temps pour tout coucher sur le papier.

Voici, enfin, le résultat...